

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 22/3 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.3.59536

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

## Rezensionen

Michael JEISMANN, *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792–1918*, Stuttgart (Klett-Cotta) 1992, 414 p. (Sprache und Geschichte, 19).

Le génitif du titre est un génitif possessif. Dans son étude comparative, l'auteur veut en effet préciser l'image de la patrie que se sont faite depuis la Grande Révolution Français et Allemands. Mais c'est aussi une sorte de génitif qualitatif. La thèse de l'ouvrage est en effet résumée par cette phrase de la conclusion (p. 374): »En France comme en Allemagne, l'ennemi a été un élément constitutif du sentiment national«. Pour démontrer cette thèse, Jeismann s'appuie sur différents types de textes, depuis les écrits philosophiques ou »savants« jusqu'aux chansons populaires en passant par la littérature ou la poésie engagée et les écrits ou discours proprement patriotiques. Il montre de cette façon comment les idéologèmes nationaux ou nationalistes pénètrent le corps entier de la nation et deviennent politiquement efficaces. En axant son étude sur trois périodes où le nationalisme s'est particulièrement manifesté et exprimé, la période des guerres révolutionnaires, la guerre franco-allemande de 1870 et la Première Guerre mondiale, l'auteur met d'autre part en évidence ce qu'il appelle »la tradition de l'hostilité« (p. 161). Jeismann, qui se réfère d'ailleurs à la célèbre distinction ami-ennemi de Carl Schmitt, n'est pas le premier à constater que, comme le dit Dominique Schnapper dans son livre récent sur »La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation« (Gallimard 1994), »les appartenances collectives se sont toujours affirmées en s'opposant« (p. 183). Mais en exploitant des sources diverses et nombreuses, et en analysant de façon détaillée, parfois sous la forme de véritables commentaires de textes ou d'analyses de discours, la rhétorique et le symbolisme nationalistes des deux côtés du Rhin, son ouvrage n'a pas seulement le mérite d'illustrer la permanence et la virulence de cette »hostilité héréditaire« qui a débouché sur les guerres meurtrières que l'on sait, mais aussi celui de rétablir un certain équilibre. On a en effet un peu trop tendance à opposer un nationalisme français reposant sur l'adhésion libre des citoyens à un ordre juridique fondé sur des valeurs à vocation universelle (les droits de l'homme) au nationalisme allemand d'essence ethnique, toujours soucieux de préserver son identité spécifique des envahissements étrangers et proclamant l'excellence universelle de »l'être allemand«. Jeismann n'ignore pas ces différences (entre la »nation-contrat« et la »nation-génie« pour reprendre les termes de D. Schnapper) qui tiennent à l'origine de la revendication nationale dans l'un et l'autre pays (contre la société féodale en France, contre l'envahisseur Napoléon en Allemagne). Mais il montre comment dès le début des guerres révolutionnaires, c'est-à-dire dès 1792, le »nationalisme d'appartenance«, qui se définit principalement par son opposition aux ennemis de l'extérieur (dénoncés dans un premier temps comme ennemis des droits de l'homme et alliés des ennemis de l'intérieur), prend en France une place de plus en plus importante et ne cesse de s'accroître à mesure que grandissent les rivalités et les affrontements entre nations-puissances. L'ouvrage de Jeismann, construit de façon rigoureusement symétrique, décrit ainsi l'évolution parallèle des nationalismes allemand et français qui, avec des décalages, procèdent tous deux à la »nationalisation de l'hostilité« (c'est-à-dire à la stylisation de l'ennemi à des fins d'auto-définition au sein d'oppositions bipolaires) et à la »criminalisation de l'ennemi« et s'adonnent tous deux au culte

de la terre et des morts. Devant le péril allemand, la France, notamment à partir de 1870, franchit le pas de »l'ethnisation« en se présentant comme l'incarnation des valeurs d'une civilisation dont elle ne prétendait être que l'institutrice ou la missionnaire. Le »nationalracisme« (p. 358) peut alors se déployer dans les deux camps. L'hostilité franco-allemande trouve sa traduction en 1914 dans les couples antagonistes bien connus: civilisation contre barbarie versus *Kultur* contre *Zivilisation*. Jeismann souligne avec justesse (p. 324) les difficultés qu'entraîne pour la crédibilité de la propagande allemande »l'autoréférencialité« de la *Kultur* allemande que les représentants des «idées de 1914» tentent d'opposer aux mots d'ordre universalistes de l'ennemi occidental. Il note aussi avec tristesse (p. 373) qu'au moment où l'image du barbare allemand commence à s'estomper en France, l'Allemagne s'apprête à donner raison à ce cliché nationaliste.

Techniquement, l'ouvrage est extrêmement bien fait, comme il se doit de toute bonne thèse de doctorat (qu'il est à l'origine): bonne bibliographie, index des noms, notes riches qui fournissent aussi les traductions des citations françaises. Il est agrémenté d'illustrations si pertinemment choisies et commentées qu'on regrette qu'elles ne soient pas plus nombreuses. Certes les relations entre la France et l'Allemagne ne se réduisent pas à cette »hostilité héréditaire«. Il existe sans doute un patriotisme respectueux de l'autre et de multiples courants qui échappent aux caractérisations de Jeismann. Mais c'est malheureusement l'hostilité qui a marqué l'histoire des deux pays. Michael Jeismann ne cherche pas à en analyser les causes objectives, mais en démonte les mécanismes discursifs et en démontre par là même toute la néfaste efficacité historique. C'est en cela et en sa dimension comparative que son étude a son prix et son utilité.

Gilbert MERLIO, Paris

Philippe ARIÈS, Essais de mémoire 1943–1983, avant-propos de Roger CHARTIER, Paris (Le Seuil) 1993, 371 S.

Den Zugang zu einem »intimen und unerwarteten« Ariès kündigt Chartier im Vorwort an und in der Tat löst die Lektüre des vorliegenden Sammelbandes dieses Versprechen ein. Der Verlag hat 19 Texte zusammengestellt (darunter einige unveröffentlichte Manuskripte), die unterschiedlicher kaum sein könnten, sowohl was die Anzahl der Seiten anbetrifft (zwischen 8 und 98 Seiten), wie in bezug auf die Thematik und den Zeitpunkt der ersten Veröffentlichung (der eine Spanne von runden 4 Jahrzehnten umfaßt). Wenn auch, nicht verwunderlich angesichts der zeitlichen und thematischen Streuung, nicht alle Beiträge über ein Optimum an Qualität und Aussagekraft verfügen, so eröffnen sie in ihrer Gesamtheit doch ein selten eindringliches Bild der Verschränkung von zeitbedingtem Umfeld, individueller Entwicklung, Persönlichkeit und Werk.

Dies wird vor allem im ersten Teil, »Regards en arrière«, deutlich, der die persönliche Biographie des Autors in den Blick nimmt und mit den Besonderheiten des Arièsschen Werdegangs auch individuelle Eigenheiten und Fixierungen aufdeckt. So resultiert aus dem familiären Ursprung - die Familie war im Zuge der Revolution aus dem monarchistischen Bordeaux nach Martinique geflohen und von dort erst zu Beginn des 20. Jh. zurückgekehrt - eine Neigung zum konservativ-katholischen Milieu, die Ariès in jungen Jahren dem radikal-royalistischen Gedankengut von Maurras anhängen und in die militante Action française eintreten ließ. Zweierlei Folgewirkungen resultierten aus diesem »légendaire familial«. Einerseits blieb Ariès auch nach der schwierigen Lösung aus den politischen Verstrickungen eine innere Nähe zu den Sinnstiftungselementen und dem Weltverständnis des Ancien Regime, welche ihn freilich nicht hinderte, in zunehmendem Maß Normen und Überzeugungen dieses Milieus zielsicher und kritisch zu hinterfragen und gegebenenfalls mit Verve zu widerlegen. Zum andern verhinderte der frühe politische Dogmatismus die »normale« wissenschaftliche